

Catherine Uguelle

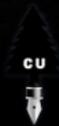
LES PARTIS

1. L'aurore

Ils étaient
nos parents,
nos amis...



Roman



Extrait : LES PARTIS

L'aurore

Chapitre 1

La nouvelle année

Quatre... Trois... Deux... Un... Bonne année !

La sono se met à grésiller, tant le disc-jockey hurle sa dernière phrase dans le micro. Je me bouche les oreilles par réflexe et je constate que les personnes qui m'entourent font la même chose. Quelques secondes de silence plombent l'ambiance festive du gymnase et tous ont les yeux rivés sur l'estrade.

L'animateur s'excuse d'un geste de la main tandis qu'il baisse le volume de la musique et qu'il ouvre les lumières de la salle.

— Oh, les jeunes, vous êtes tous devenus sourds ? lance-t-il gaiement.

Un grondement de mécontentement feint retentit dans la foule.

L'homme rit aux éclats visiblement peu gêné d'avoir éclaté les tympanes de son public et retente sa chance :

— Alors... Bonne année 2053 à tous !! braille-t-il, et, cette fois, sans défaillance technique.

Il n'en faut pas plus pour raviver la fête et entendre des cris de joie des dizaines d'adolescents présents ce soir.

Je saute dans les bras de Bérénice, ma meilleure amie, et nous nous embrassons en nous esclaffant comme des folles.
— Meilleurs vœux, ma vieille ! Alors, qu'est-ce que je te souhaite pour 2053 ? me lance Béré.

— La paix dans le monde ? je ne peux m'empêcher de la taquiner.

— Quelle hypocrite ! Tu crois que ça changera quelque chose de la souhaiter de tout ton cœur ? Vise quelque chose de plus réaliste et de plus plausible, genre sortir avec Tristan !

Je rougis en pensant à cette éventualité. Tristan... Hmm... Le plus beau mec du lycée. Enfin, selon mes critères. Un grand blond à l'allure nonchalante, qui joue la carte de l'artiste à fond, car il ne se sépare jamais de son étui à guitare. Tous les soirs, seule dans ma chambre, je l'imagine m'écrivant des chansons d'amour et me les interprétant au coin du feu avant de m'embrasser passionnément. Il est celui dont toutes les filles rêvent. Les coups d'œil lascifs qu'elles lui lancent tandis qu'il déambule dans le couloir le prouvent allégrement.

Il y a juste un hic à ma romance idéalisée : le mec ne m'a jamais calculée et ne sait même pas que j'existe !

— Je crois que tu as trop bu ! Sortir avec Tristan est aussi utopique que la paix dans le monde !

Bérénice secoue la tête en s'éloignant, agacée par le pessimisme qui me caractérise. Je la regarde passer de groupe en groupe pour distribuer ses vœux à qui veut bien les recevoir. Je l'ai toujours admirée pour sa capacité à aller vers les gens. Elle est très populaire à l'école et, à côté, je dénote particulièrement. Si elle ne me connaissait pas depuis la maternelle, je pense qu'elle ne m'aurait jamais envisagée comme amie potentielle. Elle est aussi chaleureuse que je suis taciturne. Elle est aussi solaire que je suis sombre. Bref, nous sommes le jour et la nuit.

Pourtant, nous nous adorons. Elle réussit à me montrer la lumière quelques fois et, moi, j'arrive souvent à réprimer son ardeur à agir sans réfléchir. Nous nous équilibrons finalement. Je doute que ce terme puisse s'appliquer à notre amitié, mais j'aime cette notion de relation harmonieuse.

Je l'entends rire à gorge déployée quand un beau brun la bombarde de cotillons. Elle est si jolie dans sa combinaison sombre pailletée, qui épouse parfaitement les courbes de son corps. Elle pourrait être mannequin si elle le voulait. Ses longs cheveux blonds bouclés lui tombent en masse jusqu'au milieu du dos. Je n'ai jamais vu une telle crinière. Je la lui envie tellement. À la place, je me contente d'une tignasse aussi noire que des plumes de corbeau et aussi raide que peuvent l'être des baguettes chinoises. Contre l'avis de ma meilleure amie, je m'évertue à arborer fièrement une raie sur le milieu de mon crâne, qui me donne un air encore plus sévère. Ma mère m'adit un jour que je lui faisais penser à Morticia Addams, un personnage fictif d'une bande dessinée du XX^e siècle. Apparemment, elle était reconnaissable à son aspect gothique et à sa coiffure identique à la mienne. Je ne crois pas particulièrement que cette remarque maternelle soit une flatterie, elle sonne davantage comme un reproche. Dans la bouche de la femme qui m'a mise au monde, un compliment sonnerait faux. Mais ça, c'est une autre histoire. De toute façon, je m'en fiche. Je ne cherche pas à plaire et j'ai l'habitude confortable d'être dans l'ombre de Bérénice : cela me convient tout à fait. Pendant qu'elle attire tous les regards, personne ne fait attention à moi et c'est parfait. Plus que parfait même. Je vis sa vie de fille populaire par procuration et cela me suffit. Mes pensées m'ont accaparée plus longtemps que je ne le croyais, car, quand je reviens à la réalité, je ne vois plus Bérénice. Telle que je la connais, elle est en train de faire le tour de la salle. Très peu pour moi.

Je décide de retourner m'asseoir à nos places attribuées dans un coin reculé de la pièce, elle finira bien par m'y rejoindre. Les tables sont disposées en rectangle, laissant un espace au milieu réservé à la danse. Je commence à être fatiguée. L'animateur a remis la musique et elle résonne trop fort. La lumière est de nouveau éteinte, mais les spots colorés qui balayaient le gymnase m'agressent et je plisse les yeux. Je me faisais une joie de ce réveillon organisé par le bureau des lycéens, et j'en ai déjà marre.

Première escapade officielle sans ma famille. Pas de quoi se vanter quand on a quinze ans, je devais être la dernière adolescente de ma génération sur terre à ne pas avoir le droit de sortir après vingt heures. Mais mes parents sont très stricts et très protecteurs, surtout depuis le Grand Changement de 2038, année de ma naissance.

Ils ont vu se réaliser l'un de leurs pires cauchemars : le scénario des films d'épouvante qu'ils affectionnaient dans leur jeunesse avait pris vie ! D'ailleurs, leur génération avait été la plus compliquée à convaincre : beaucoup d'adultes de leur âge avaient mis en doute la véracité de ce désastre et leur méfiance les avait conduits à leur perte.

En effet, cette année-là, notre pays avait été la victime collatérale d'une guerre entre deux nations limitrophes, la Dolénie et le Bélistan. Leur recours aux armes chimiques avait entraîné des conséquences calamiteuses sur notre population. Le chassé-croisé des bombes dans notre ciel avait eu des retombées catastrophiques. Un nouveau virus était apparu, et, avec lui, des malades sanguinaires. Un blockbuster hollywoodien les aurait catalogués de zombies. Pour nous, parce qu'ils étaient nos voisins, nos amis, nos parents, nous les avions surnommés les *Partis*. Cela les définissait bien. Leur enveloppe charnelle subsistait, abîmée certes, mais toujours présente, tandis que la personne qu'ils étaient s'était envolée.

Au début, quelques cas avaient été relevés et les médecins avaient commis l'erreur de les laisser dans des chambres, comme des patients normaux, sans une surveillance accrue. Ils ne se doutaient pas que, une fois contaminés, les malades allaient mettre deux jours à devenir des monstres, des assassins. Des bouffeurs de chair humaine. Le mal s'était bientôt propagé et il avait fallu l'intervention des pays alliés pour nous débarrasser du fléau. Ils avaient compris que s'ils fermaient les yeux sur cette horreur, elle serait bientôt chez eux : elle n'avait pas de frontières. Ils s'étaient d'autant plus bougé les fesses que le virus n'avait pas attendu longtemps avant de muter : les quarante-huit heures que prenait la transformation s'étaient vite muées en quelques minutes.

Quinze ans ont passé et nombre de *Partis* ont été éliminés, mais nous savons tous que certaines hordes ont réussi à survivre. Elles sont éparpillées sur tout le territoire. Elles s'approchent rarement des agglomérations, mais les hameaux isolés subissent encore des attaques, tout comme les troupeaux d'animaux.

C'est pour cette raison que mes parents ne voulaient pas que je sorte seule le soir, jusqu'à aujourd'hui. Discuter du fléau avec eux est toujours très difficile, voire impossible. Je sens qu'ils ont vécu quelque chose de terrible, mais ils refusent de m'en dire davantage. C'est même plus compliqué pour ma mère qui est totalement traumatisée par les événements de cette année-là. Comme si cela avait complètement éclipsé le bonheur de ma venue au monde. Elle m'aime, je n'en doute pas. Mais quand elle pose les yeux sur moi, je lis dans son regard comme une sorte de peur ou de dégoût. Pourquoi ?

Béré m'a souvent dit que je me faisais des films et que ma génitrice était géniale. Peut-être que oui. Elle a certainement raison. Après tout, ma mère est toujours là

pour moi et je ne manque de rien. Pourtant, son attitude a souvent été un frein à notre relation et au fil des années, un mur invisible s'est dressé entre nous.

Je suis beaucoup plus proche de mon père. Il est mon héros, mon rempart. Mon confident aussi. Il tente par tous les moyens de réparer les rapports distendus entre sa femme et moi. La plupart du temps, nous jouons le jeu. Personne n'est dupe, mais cela permet de maintenir une ambiance cordiale à la maison.

Je reste persuadée qu'une bonne discussion franche et sans tabous nous ferait du bien. Mais, chez Romane et Raphaël Trévin, se dérober est la meilleure des défenses.

Enfin bref, j'ai réussi à les convaincre avec l'aide insistante de Bérénice : elle a usé de son charme comme toujours et j'ai eu l'autorisation d'assister à la première « teuf » de ma vie, comme disent mes géniteurs. J'ai beau leur répéter que plus personne ne parle de cette façon de nos jours, ils continuent de se ridiculiser et de me faire honte !

Outre le magnétisme avéré de ma meilleure amie, le fait qu'il n'y ait eu aucune attaque depuis des lustres dans notre petite ville de trente-neuf mille habitants a beaucoup pesé dans la balance. D'ailleurs, des patrouilles armées sillonnent les rues chaque nuit. Alors, le risque zéro n'existe peut-être pas, mais on en est proche.

Je balaie la salle du regard, et toujours pas de Bérénice en vue. Même Tristan est invisible : il aurait pourtant été le clou de ma soirée. Enfin, je veux dire par là qu'il aurait accaparé toute mon attention — passive, évidemment —, et je me serais moins ennuyée. Des lycéens se tortillent sur la piste, certains s'agglutinent au bar, d'autres se mettent à l'écart pour s'embrasser à pleine bouche. Je ne me retrouve dans aucun de ces jeunes : je n'ai jamais aimé danser, je ne bois pas et je n'ai jamais eu de petit ami.

Je crois soudain reconnaître une combinaison noire. Mais oui, c'est celle de Béré... qui semble bien occupée à fourrer sa langue dans la bouche d'un grand blond tout maigre. Elle ne changera jamais. Tout est prétexte à profiter de la vie pour Bérénice, et cette soirée ne déroge pas à la règle.

Je détourne le regard, gênée de m'être autant attardée sur leur baiser. Je baisse les yeux sur la table recouverte d'une nappe en papier crème. Enfin, elle l'était au début de la fête, car elle est désormais parsemée de taches et de restes de gâteaux. Je souris en remarquant que toutes les flûtes, elles, sont vides : nous avons eu le droit à une coupe de champagne pour la nouvelle année, et bien évidemment, aucun d'entre nous ne l'a gâchée !

Je relève la tête et risque un coup d'œil vers la piste de danse pour vérifier si Béré a terminé sa petite affaire buccale. C'est à ce moment que je l'aperçois pour la première fois. Un mec que je n'ai jamais vu. Un mec beau comme un dieu. Qui me fixe allégrement. Discrètement, je me retourne, persuadée que l'objet de son intérêt doit se trouver dans mon dos. Non, il n'y a personne. Pas de doute, c'est bien moi qu'il vise. Bien qu'il se trouve à l'autre bout de la salle, je sens comme une brûlure sur ma peau. Je gigote sur ma chaise, consciente que je dois passer pour une folle, mais je tente de me débarrasser du malaise qui m'envahit. Quand il se lève et se dirige vers moi, je panique totalement et je cours me réfugier dans les toilettes.

Appuyée sur le lavabo, je me regarde dans le miroir. J'ai les yeux d'un lapin pris dans les phares d'une voiture. Qui est ce gars ? Il paraît plus âgé que moi. Pourquoi s'intéresse-t-il à la plus insignifiante fille du lycée ?

La porte des sanitaires s'ouvre brutalement. Je sursaute et, par instinct, lève mes mains devant mon visage.

— Mais qu'est-ce que tu fais planquée dans les toilettes ?

Je respire à nouveau. Bérénice, mon exubérante Bérénice.

— Je ne me planque pas.

— Ah oui ? T'es sûre ?

— Oui, je suis sûre. Pourquoi je me planquerais ?

— Ben, je ne sais pas. Peut-être pour éviter le canon qui s'est installé à notre table.

— Quoi ?

Je cours à la porte, l'entrouvre pour découvrir mon bel inconnu, qui surveille le battant que je viens bêtement d'entrebâiller. Si je n'étais pas si loin, je parierais qu'il est en train de sourire.

Je me retourne vers ma meilleure amie.

— Qui c'est ?

— J'en sais rien, moi. C'est à toi qu'il faut le demander.

— À moi ? Pourquoi à moi ? C'est certainement toi qu'il attend.

— Ah non, je peux te certifier que ce n'est pas moi et c'est bien dommage. J'aurais bien craqué pour son joli minois.

Jamais rassasiée ma Béré. Elle les veut tous. Où est passé le grand blond maigrichon ?

— Comment tu sais que ce n'est pas toi qu'il espère ?

— Parce que je suis allée lui demander, pardi ! dit-elle en riant.

— Hein ?

— Ben oui, tu as bien entendu. C'est quoi, le problème ? Quand j'ai vu cet Apollon s'asseoir à notre table, tu penses bien que je n'ai pas perdu une minute. Je lui ai posé la question, direct : « Alors, c'est moi que tu guettes, beau brun ? »...

Je serai toujours épatée par le culot et l'excès de confiance qui distinguent ma meilleure amie. Tout ce dont je suis dépourvue.

— Léo ! Tu n'es pas curieuse de savoir ce qu'il m'a répondu ? s'impatiente Bérénice.

— Si... si. Alors, il t'a dit quoi ?

— Que ce n'était pas moi qui l'intéressais. C'était ma copine.

— ...

— Toi ! s'exaspère-t-elle, excédée par mon manque de curiosité.

— Quoi, moi ? On est trois filles à cette table. S'il ne parlait pas de toi, il parlait de Sara certainement.

— Ah oui ? Tu crois que « ta copine, la belle brune en robe rouge », ça peut être Sara ?

Mince, Sara est blonde et en robe blanche. Quant à moi, je corresponds totalement à la description. Mais qui est ce mec à la fin et qu'est-ce qu'il cherche ?

— Bon, tu y vas ou je t'y traîne de force ?

Elle en serait capable.

— Je ne le connais pas... Je ne sais pas ce qu'il me veut...

Bérénice comprend que j'ai peur, car c'est radoucie qu'elle me lance :

— Léo, il a juste craqué sur toi et il veut te rencontrer. Tu peux discuter avec lui quelques minutes, non ? S'il se révèle être un gros lourdingue, tu me fais signe et je rapplique avec la bande pour le mettre dehors, OK ?

— Promis ?

— Promis, je ne serai pas loin. Tu es intelligente et superbe. Tu vas tout déchirer !

Je sors donc rassérénée et revigorée des sanitaires.

Je me dirige vers notre table où le bel inconnu attend toujours. Lorsque j'arrive à sa hauteur, il se lève pour m'inviter à m'asseoir. Un vrai gentleman. Je perds instantanément le peu de confiance acquis quelques minutes plus tôt quand je l'entends dire :

— Bonsoir Léonine, je commençais à m'ennuyer...

Chapitre 2

La rencontre

Léonine... Il connaît mon prénom. En revanche, il ne semble pas savoir que je déteste qu'on m'appelle de cette façon.

— Comment tu as eu mon prénom ?

— Je l'ai demandé à ta copine, répond-il tranquillement.

Bérénice ! Mais oui, je suis bête. Elle ne perd rien pour attendre celle-là.

— Léo.

— Pardon ?

— Je préfère Léo.

— Pas de problème, Léo.

Il a une façon de prononcer ces trois lettres... C'en est presque indécent. Je sens un courant chaud descendre le long de ma colonne vertébrale.

vieille *Ressaisis-toi ma , il a juste prononcé ton prénom comme toutes les personnes qui te connaissent !*

Près de notre table, deux garçons passablement éméchés commencent à s'empoigner. Je profite de cette interruption pour regarder un peu mieux mon bel inconnu, occupé à épier ce spectacle désolant. Il a des cheveux aussi noirs que les miens, mais les siens bouclent légèrement. Si je ne me suis pas trompée, ses yeux sont d'un vert très clair. Mais c'est encore à confirmer, car le clignotement des spots ne m'aide pas dans mon examen. Ses traits sont fins et son profil me fait penser à ces statues grecques que j'ai pu

apercevoir dans mon livre d'histoire-géographie. Il est tout bonnement magnifique. A contrario, son apparence laisse à désirer. Il porte un pantalon de jogging et un vieux sweat à capuche aux manches élimées. Bizarre comme tenue de soirée. Quand il retourne enfin son attention sur moi, je me presse de trouver quelque chose à dire, consciente qu'il a dû sentir être l'objet de mon étude minutieuse.

— Et toi, tu t'appelles comment ?

— Landry.

— Landry ?

Qui a un prénom de ce genre en 2053 ?

Je n'ai pas su réprimer le ton un peu moqueur de ma voix. Un comble pour une nana qui déteste son prénom, datant lui aussi d'un siècle ancien.

Landry... La dernière et unique fois que j'ai vu ce prénom d'ailleurs, c'est dans un très vieux bouquin qui traînait chez ma grand-mère. Je ne me souviens plus du titre.

— Oui, Landry. Ma mère était fan des écrivains d'une autre époque. En l'occurrence de la comtesse de Ségur, concernant le choix de Landry, rétorque-t-il un peu sèchement.

Mais oui, c'est ça, la comtesse de Ségur. J'avais adoré *Les Petites Filles modèles*, entre autres.

Il prend un air pincé en m'expliquant l'origine de son nom de baptême et je comprends que je l'ai sans doute un peu vexé.

— Désolée, je ne voulais pas être désagréable. Le mien n'est pas courant non plus.

Mais il est déjà passé à autre chose, car c'est sans détour qu'il attaque.

— Je te trouve superbe, Léo...

Encore un qui manie la franchise avec facilité. Super. Cette fois, c'est sûr, je suis rouge comme une pivoine. Mes mains sont moites et j'ai du mal à respirer. Je cherche un moyen de fuir cette situation dérangeante.

— Excuse-moi, je vois que je te mets mal à l'aise et ce n'est pas mon but. Je n'ai pas pu m'empêcher de te dire ce que je ressens. On va reprendre depuis le début, OK ?

Incapable de lui répondre, je me contente de hocher la tête en signe d'approbation.

Il se lève de sa chaise et me tend la main.

— Je suis ravi de te rencontrer, Léo. Je m'appelle Landry, j'ai dix-sept ans et des broutilles et je suis en vacances dans le coin. Je passais dans la rue quand j'ai vu qu'il y avait de l'animation, alors je suis entré. Je ne le regrette pas d'ailleurs.

Son regard est assez explicite pour que, même la novice que je suis comprenne qu'il parle de moi. Il apprécie clairement ce qu'il a en face de lui.

Je serre la main tendue, mécaniquement. Ce mec me fait perdre tous mes moyens. C'est donc en bredouillant que je lui réponds.

— Je m'appelle Léonine...Enfin... Je... je préfère qu'on s'arrête à Léo. J'ai quinze ans. Je suis en première... Mais non, qu'est-ce que je raconte ? Je suis en seconde au lycée Marie-Curie... Je suis venue avec ma meilleure amie. C'est la première fois que j'ai le droit de sortir sans mes parents...

Mais qu'est-ce que je fais ? Je lui balance ma vie. Enfin, surtout des trucs qu'il doit trouver insignifiants. Comme si j'avais besoin de ça pour me ridiculiser. Mes joues s'empourprent encore plus. Pire, je retiens les larmes qui me picotent les yeux.

Landry s'en rend compte, car il pose sa main sur la mienne.

— Je suis très chanceux qu'ils t'aient laissée sortir alors...

Ses doigts sont glacials, mais sa voix est tellement sexy que je sens à nouveau cette chaleur délicieuse parcourir mon corps tout entier.

Il comprend que la situation s'améliore et qu'elle tourne à son avantage. Il décide donc de surfer sur ce revirement et me bombarde de questions, sans me lâcher... Je réponds docilement à chacune de ses interrogations et je me surprends à me détendre. Landry est drôle et charmant. Le temps file vite à ses côtés. Je me sens tellement bien avec lui que je pourrais croire le connaître depuis des lustres.

Je passe un agréable moment, mais je relève tout de même chez mon partenaire une certaine réticence à se dévoiler.

Pourtant, j'essaie d'en apprendre plus sur lui, mais cela paraît peine perdue.

— Comment ça se fait que tu sois seul le soir du réveillon ?

— Parce que ce n'est pas quelque chose que nous fêtons dans ma famille.

— Ah, c'est dommage. Et tu viens d'où déjà ?

— Du nord du pays. Mais revenons à toi. Je préfère largement ce sujet. Tu as un petit copain ?

Je n'étais pas préparée à ça, non vraiment pas. Et comme j'étais en train de boire une gorgée de mon soda, je manque de m'étrangler. Ça ne déstabilise pas Landry, qui me regarde et attend patiemment ma réponse.

— Euh... Non...

— Tant mieux.

— Pourquoi ?

— Parce que je n'aurais pas pu faire ça.

Il se penche vers moi et pose ses lèvres sur les miennes. Surprise, ne sachant pas comment réagir, je me laisse faire. Mon premier baiser... Je ferme les yeux, décidée à savourer l'instant autant que possible. Mon manque d'expérience poussera peut-être Landry à ne jamais recommencer.

Son baiser est très doux. Il prend mon menton entre ses doigts pour approcher mon visage plus près du sien. Une nouvelle fois, je sens la froideur extrême de ses doigts. Mais l'important n'est pas là. Après tout, nous sommes le 1^{er} janvier et les températures extérieures sont négatives. Landry picore mes lèvres avec les siennes, sans tenter une exploration plus intense de ma bouche. Par instinct, je me calque sur sa façon de faire et peu à peu, notre baiser devient plus gourmand. Je suis transportée littéralement et je me surprends à en attendre plus. J'essaie de me rapprocher et Landry agit de même. Sa main glisse sur ma nuque et plonge dans mes cheveux. Ce geste anodin fait gronder en moi un soupir rauque de désir.

Une sensation dont je ne me savais pas capable. J'ignore où tout ça nous aurait menés si ma meilleure amie n'était pas intervenue.

— Eh bien, on ne s'embête pas par ici... balance-t-elle d'une voix moqueuse.

Je m'écarte à contrecœur de mon amoureux et je lance un regard mauvais à Béré. Landry se contente de se caler sur sa chaise en murmurant quelques mots incompréhensibles, clairement destinés à l'intruse.

— Oh ! là là, si tes yeux étaient des mitraillettes, je ressemblerais à une passoire.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Juste te prévenir que la fête est bientôt terminée. Ils vont éteindre la musique et ouvrir les lumières.

Landry lui tournant le dos, elle en profite pour me faire des signes explicites sur ce qu'elle a interrompu. Bizarrement et pour la première fois de ma vie, je n'ai pas envie de partager avec elle ce qu'il vient de se passer. Je souhaite le garder encore un peu pour moi. Je lui raconterai peut-être tout plus tard. Oui, peut-être.

Vexée, elle hausse les épaules et me crie en s'éloignant :

— Ils vont préparer les matelas. T'as intérêt à speeder si tu veux avoir une bonne place !

Landry me lance un regard interrogateur.

— Les matelas ?

— Oui. Personne n'est autorisé à repartir. On dort tous là, condition expresse des parents. Ils ne préfèrent pas qu'on traîne dans les rues en pleine nuit.

— OK. Normal.

— Mais c'est tôt pour stopper la fête, non ?

— Il est trois heures du matin...m'indique-t-il.

— Trois heures ? Déjà ?

Je n'ai pas vu les heures passer. Et pour cause. Le temps s'est arrêté dès l'instant où mon regard s'est posé sur Landry. Landry... Qui semble vouloir reprendre au moment où nous avons été dérangés. Je remarque ses yeux s'étrécir tandis qu'il approche sa chaise de la mienne. Quand il se penche vers moi, je ferme à nouveau les miens, avide de revivre le moment d'ivresse que nous avons partagé.

Je sursaute violemment quand j'entends le disc-jockey lancer cette annonce au micro :

*« C'est le moment d'aller vous coucher les p'titslous !
Un énorme merci pour cette soirée de folie et bonne
année 2053 à tous ! »*

Furieuse, je partage la frustration sonore de tous les lycéens, déçus par ce couvre-feu qui arrive bien trop tôt. Quand j'ouvre les paupières, je suis aveuglée quelques secondes par la lumière puissante des néons que l'animateur a rallumés. Il me faut encore un peu de temps pour réaliser que Landry n'est plus à mes côtés. Je me lève brusquement pour fouiller la foule du regard, mais aucun signe de lui. Il a disparu.

— C'est ton petit copain que tu cherches ?

Bérénice est revenue à notre table sans que je m'en aperçoive.

— Oui, effectivement.

— Je l'ai vu sortir par la porte du fond. Il courait comme s'il était poursuivi.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Je te promets. Il avait l'air tout affolé. Quand il m'a croisée, il s'est empressé de se cacher sous la capuche de son sweat, comme s'il ne voulait pas que je le reconnaisse.

Mes jambes me lâchent soudainement. Je retombe lourdement sur ma chaise. Je n'arrive pas à croire ce que me rapporte Bérénice, mais les faits sont là : Landry m'a abandonnée, il n'est plus là. Mais à quoi je m'attendais ? Pour qu'un garçon s'intéresse à moi, il fallait obligatoirement qu'il soit bizarre.

— Je suis désolée, ma belle, soupire-t-elle à mes côtés.

— Pas autant que moi.

— Il va peut-être revenir.

— Tu penses ?

— Je ne sais pas. Il ne t'a rien dit ?

— Non ! Pas un mot. Je ne l'ai même pas vu partir !

— Écoute, on ne va pas attendre là comme des quiches, à se morfondre. La nuit ne fait que commencer ! Suis-moi !

Chapitre 3

La dernière nuit

Mes pas claquent dans le désert de la rue. Comment ai-je pu accepter de suivre Bérénice ? J'ai froid et j'ai peur. Elle m'a convaincue de rejoindre une deuxième fête à quelques pâtés de maisons. Le gymnase était rassurant, car il était proche de mon quartier, mais là, clairement, nous nous en éloignons et, à mesure que nous avançons, je sens une boule se former dans ma gorge.

Très réticente au départ et ne supportant pas l'idée de désobéir à mes parents, qui me font confiance, je me suis laissé tenter quand elle a émis l'hypothèse que Landry y serait peut-être lui aussi. Mais maintenant, nous sommes seules dans la nuit et je m'interroge sur notre manque de discernement. Surtout que je n'ai pas encore vu la moindre trace d'une patrouille. Je serais tellement rassurée si l'on en croisait une. Pour couronner le tout, j'ai l'étrange sensation d'être épiée. Quand j'en touche un mot à mon amie, elle éclate de rire, se moquant franchement de mon absence évidente de courage.

Je continue donc à progresser péniblement, la suivant encore une fois dans ses aventures improvisées. Pourquoi n'ai-je pas tout simplement sauté sur le matelas qui m'était destiné ? Je serais déjà en train de dormir. Au lieu de ça, je suis frigorifiée, effrayée et j'ai envie de pleurer.

Je ne sais pas trop où Bérénice nous emmène, mais je reconnais la rue Baderne et ses bâtiments aux gargouilles impressionnantes. Si je ne me trompe pas, nous allons bientôt dépasser une grande porte en bois, célèbre pour avoir résisté à une guerre du XX^e siècle. Je me souviens vaguement être venue l'admirer avec ma classe lors d'une sortie en primaire. La légende veut que les marques qui la défigurent soient des impacts de balles ennemies. Mon père a toujours réfuté cette hypothèse. Pour lui, c'était un piège à touristes. Ni plus. Ni moins.

Je l'observe tourner sur la droite et prendre la rue Matthias-Balland. Celle de mon ancien orthodontiste. Me retrouver en terrain familier me rassure un peu. Je ne suis pas si loin que ça de chez moi. Oui, une quinzaine de minutes en courant bien. Je ne sais pas pourquoi je me dis ça, mais j'en ai besoin à cet instant précis.

Un discret cliquetis sur la route me fait stopper net. Je touche mon oreille gauche et je comprends que je viens de perdre une de mes créoles.

— Béré ! Attends, une de mes boucles d'oreille a disparu !

— Quoi ?

— Une de mes boucles est tombée ! Aide-moi à chercher. Je ne la retrouve pas.

Accroupies au milieu de la rue, nous tâtonnons toutes les deux le bitume à la recherche du petit cerceau en or. Au bout de quelques minutes, nous sommes toujours bredouilles et Bérénice s'impatiente.

— Allez, on s'en fout. Tu en achèteras d'autres. Je veux vraiment rejoindre cette fête.

— Mais c'est mon père qui me les a offertes. Je ne peux pas rentrer sans !

Mais Béré en a décidé autrement et elle commence à s'éloigner, me laissant toute seule. Quand je relève la tête, je m'aperçois qu'elle est déjà à plusieurs dizaines de mètres de moi. Je ne dois absolument pas la perdre des yeux : elle ne m'a pas donné l'adresse exacte de cette deuxième fête !

Je m'apprête à abandonner ma recherche à regret pour la rejoindre quand je perçois des bruits. Mon sang se glace. L'artère déserte intensifie l'écho et je suis certaine de reconnaître ces râles. Oui, je n'ai aucun doute sur l'origine des sons. J'ai regardé des centaines de documentaires sur le sujet.

Il s'agit d'une horde de *Partis*. Ni l'une ni l'autre ne l'avons entendue arriver : elle devait déjà être postée dans la ruelle guettant une proie éventuelle. Ruelle que mon amie vient d'emprunter... Le temps que nous comprenions la gravité de la situation, la meute est maintenant à hauteur de Béréenice, qui pousse un hurlement de terreur. D'instinct, elle lève les bras pour se protéger, mais c'est trop tard : Les *Partis* lui sautent dessus. Ils sont six, trois hommes et trois femmes. La lumière du lampadaire sous lequel l'attaque a lieu me permet de voir qu'ils ne sont pas trop abîmés. La décomposition n'a pas encore totalement fait son œuvre : ils ont dû être transformés il y a peu.

Je reste pétrifiée par cette scène d'horreur. Je réalise que je me contente d'observer, de relever des détails insignifiants et morbides au lieu de tenter d'aider mon amie ou de m'enfuir. Pourtant, mon cerveau évalue à cent à l'heure le danger que je cours et me vocifère l'ordre de détalé. Malheureusement, mon corps ne paraît pas saisir l'information, car mes jambes sont en plomb et ne

bougent pas d'un millimètre. Quant à mon cœur, il perd complètement les pédales : il bat si fort dans ma poitrine que je ne serais pas surprise que les zombies l'entendent. Tandis que je me débats avec mes muscles et mes organes, totalement paniquée et inutile, la condition de Bérénice s'aggrave. Ma camarade n'a pas le temps d'amorcer le moindre mouvement de fuite que les morts-vivants fondent déjà sur elle. La bande est organisée, car ce sont les créatures masculines qui sautent sur Bérénice et la plaquent au sol. Une fois qu'elle est maîtrisée, leurs monstrueuses compagnes se jettent sur mon amie et commencent leur atroce rituel.

La rue déserte amplifie tout : j'entends des craquements, des déchirements. Si je ne meurs pas ce soir, ces résonances me traumatiseront jusqu'à la mort. Je sais ce qu'elles signifient : Bérénice est en train de se faire déchiqueter par ces monstres sanguinaires. L'écho du pavé me hurle la chair qu'on lacère, les gargouillis des entrailles dévorées, les dents qui se fracassent sur les os. Les râles des zombies se mélangent aux cris de ma meilleure amie. Bientôt, je ne l'entends plus. Mais le vacarme de la boucherie est loin de s'estomper. Je plaque mes mains sur mes oreilles. Je veux que cela cesse ! Je souhaiterais tellement pouvoir crier ma détresse, mon impuissance !

Je ne sais pas si c'est déjà fini ou si Béré s'est évanouie de douleur, mais je suis certaine d'une chose : je dois bouger !

Lorsque mes jambes semblent à nouveau m'obéir, j'ai la mauvaise idée de reculer d'un pas. Comme si c'était fait exprès, alors que je l'ai cherchée sans succès, je marche sur ma boucle d'oreille. Le bruit du métal rayant le

bitume attire l'attention des *Partis* sur moi. Hypnotisée, je les aperçois abandonner leur festin, relever la tête et la tourner vers moi. Ils comprennent rapidement qu'un deuxième plat est à leur disposition, car ils se redressent et se mettent à courir dans ma direction. Horrifiée, paralysée, je les observe s'avancer vers moi : mon corps et mon esprit me trahissent encore une fois. Je pense que je serais restée figée, en attente d'une mort certaine, si je n'avais pas entendu ce simple mot.

— Cours !

Landry est juste à mes côtés. Il paraît calme. Il regarde les monstres assoiffés de chair humaine se rapprocher et, cette fois, il rugit en se retournant vers moi.

— Bon Dieu, Léo, cours !

Son injonction fait mouche. Mon instinct de survie reprend le dessus et je me mets à cavalier comme une folle. Parce que j'ai été un peu trop longue à la détente, l'un des *Partis* réussit à m'attraper par la manche de ma veste. Je finis par lui échapper en me débattant et quand je jette un œil derrière moi, j'aperçois la horde diminuée continuer à me suivre. Heureusement, elle est moins rapide que moi et je la distance bientôt. Trois de ces abominations avaient déjà rebroussé chemin, abandonnant une course poursuite sans espoir. Je ne peux que les imaginer retourner à leur banquet du soir. Je frissonne de dégoût.

Soulagée de ne plus entendre mes poursuivants dans mon dos, je poursuis ma route sans arrêter de courir, mais une chose m'interpelle : j'ai aperçu les zombies passer devant Landry sans tenter la moindre attaque. Pourtant, il était là, debout dans la rue, ne cherchant pas du tout à leur échapper. Il leur faisait même face. Mais ils l'ont

contourné, sans lui prêter une quelconque attention. S'ils l'ont contourné, c'est qu'ils l'ont bien vu, non ? Pourquoi l'ont-ils épargné alors ? Comment c'est possible ?

J'arrive enfin chez moi. Je suis surprise quand je reconnais la porte d'entrée : je ne me souviens absolument pas du chemin que j'ai pris. Comme si mes pas m'avaient guidée vers la sécurité de mon foyer sans que je m'en rende compte.

Il y a bien longtemps que j'ai semé mes traqueurs. Certes, ils sont dangereux, mais visiblement, leur manque de vitesse est leur point faible, suffisamment en tout cas pour pouvoir les larguer.

Quand j'appuie sur l'interrupteur de la lampe de l'entrée, je suis happée par le silence qui règne dans la maison. Et là, tout me revient. Violamment. Je tombe à genoux dans le couloir, submergée par les émotions. J'éclate en sanglots.

Je suis si bruyante que je réveille mes parents. Je les entends se précipiter sur le palier de l'étage. Je lève les yeux vers eux et j'essaie tant bien que mal de reprendre ma respiration, mais mes larmes m'en empêchent. En me voyant, ils comprennent rapidement que quelque chose s'est passé : ma coiffure ébouriffée, ma veste déchirée, mon maquillage dégoulinant sur mon visage sont des preuves sans appel. Surtout que je ne devais rentrer que dans la journée. Je photographie instantanément leurs mines déconfites, tandis que je grogne comme un chien essoufflé, à quatre pattes sur le carrelage.

Ils accourent vers moi d'un seul mouvement en dévalant les escaliers en toute hâte et m'entourent de leurs bras réconfortants. Leurs cheveux hirsutes et leurs yeux à moitié ouverts auraient pu me faire rire dans d'autres

circonstances. Mon père arbore même la marque de son oreiller sur la joue. Mais je suis trop occupée à tenter de reprendre mon souffle, à calmer mes sanglots sonores.

Ils me chuchotent des mots doux pour m'apaiser et m'enlacent comme s'ils voulaient ma douleur à leur compte. J'ignore combien de temps nous restons tous les trois à genoux sur le sol froid. Mais quand je me relève et qu'ils m'imitent, je lis l'inquiétude dans leurs yeux.

Alors je leur raconte tout, dans les moindres détails ou presque. J'omets volontairement mon épisode amoureux. De toute façon, il n'apporterait rien de probant à mon récit. Je leur avoue ma désobéissance, je leur explique que j'ai accepté de me laisser embarquer par Bérénice pour une énième bêtise. Bérénice... Ma pétillante Bérénice. Je me remets à pleurer en pensant à ses derniers instants. Je n'ai même pas tenté de l'aider. J'ai tellement honte. Mon cœur a si mal que je le sens prêt à exploser.

Ma mère m'entraîne vers le salon pour me faire asseoir sur le canapé. Elle me dit des mots doux et me caresse le dos pour me calmer. Pendant ce temps, mon père saisit son téléphone et je comprends vite qu'il appelle le numéro de secours en cas d'attaque de zombies. Moi, j'ai juste envie de courir dans ma chambre et de m'y enfermer pour le reste de mes jours.

Mais le protocole est clair : toute interaction avec un mort-vivant doit être déclarée aux instances compétentes. C'est le seul moyen d'enrayer l'épidémie. Même si aucune morsure n'est à déplorer. Comme cette nuit. Me concernant du moins.

Quelques minutes plus tard — en tout cas c'est l'impression que j'ai —, nous voyons débarquer une

dizaine de personnes. Je reconnais certains uniformes de l'armée, mais il y a aussi des civils, des flics certainement. Je dois à nouveau répéter le déroulement de la soirée. Je suis épuisée. J'ai envie d'aller dormir et de me réveiller demain matin en réalisant que tout ceci n'est qu'un cauchemar. Je ressens néanmoins un regain d'énergie quand un des militaires m'apprend qu'ils ont réussi à coincer trois des six monstres. Je ne demande pas ce qu'ils sont devenus, je le sais déjà. Plus de prisonniers sanguinaires depuis des mois maintenant : on les supprime, par sécurité.

Faiblement, je lui dis qu'il en reste tout de même trois dans les rues de la ville. Il ne répond pas, mais je surprends le regard qu'il échange avec son collègue. Si je n'étais pas si épuisée, je pourrais croire qu'il voulait dire « *si seulement il n'y en avait que trois* ».

Je me lève et me dirige vers les escaliers qui mènent à l'étage quand le même homme m'interpelle. Je devine que c'est le plus gradé de tous. Les autres restent derrière lui, en retrait. Le militaire n'a pas une once de bienveillance dans les yeux. Il se fiche royalement de ce qu'il vient de m'arriver. Il n'éprouve aucune compassion.

— Mademoiselle, une dernière question, s'il vous plaît.

— Ma fille n'en peut plus. Ça ne peut pas attendre demain ? tente ma mère.

— Ça ne sera pas long, madame, je vous l'assure.

Je supplie ma mère du regard, espérant pouvoir aller me réfugier dans ma chambre. Mais je la vois venir vers moi, se poster à mes côtés et m'entourer de son bras pour me donner du courage.

— Encore un effort, ma chérie, et c'est fini.

Fini ? Comment elle peut dire ça ? La fille que je connais depuis l'enfance est décédée, bouffée par des mangeurs de cerveaux. J'ai failli mourir aussi et ma mère pense qu'après une bonne nuit de sommeil, tout rentrera dans l'ordre ? Je ne peux m'empêcher de me dégager de son étreinte, éccœurée par tant de maladresse maternelle. Décidément, nous ne nous comprendrons jamais, elle et moi. Je plante mon regard dans celui du gradé et je l'apostrophe, volontairement insolente. J'ai besoin de m'en prendre à quelqu'un.

— Vous voulez savoir quoi, encore ?

Il ne s'offusque pas de mon intonation agressive, il se contente de s'adresser à moi sur un ton monocorde.

— Parfait... Avez-vous entendu un coup de feu ?

— Un coup de feu ?

Je répète bêtement sans comprendre.

Mais de quoi il parle ? C'est quoi le rapport avec les Partis ?

— Oui, un coup de feu. Qui aurait retenti certainement pendant que vous étiez en train de fuir.

— Non, non, je n'ai rien remarqué. Mais j'étais tellement occupée à échapper à la horde que je ne sais même pas si j'aurais fait attention.

— Très bien. Merci, mademoiselle.

Son merci, froid et brutal, laisse clairement concevoir que la conversation est terminée.

Non, mais il est sérieux, lui ?

— Attendez ! Pourquoi vous me demandez ça ?

— Parce que... non, vous avez assez souffert pour ce soir. Nous en reparlerons une autre fois.

J'aurais pu croire à un certain apitoiement dans ses paroles si le ton n'avait pas trahi son manque d'humanité manifeste.

— Vous rigolez ou quoi ? Je veux savoir ! J'ai le droit de savoir ! J'en ai besoin !

Je deviens hystérique. Je crie, je tremble, je ne me reconnais plus. Je l'attrape par le poignet, le suppliant de m'expliquer. Après un bref coup d'œil à mes parents, le militaire se décide à me parler. Il soupire et lâche :

— Parce que, lorsqu'on a retrouvé le cadavre de votre amie, elle avait une balle dans la tête.

Je hurle à nouveau et la dernière chose que je vois est le visage froid du soldat. Il se décale pour laisser passer mes parents qui se jettent sur moi quand ils comprennent que je suis en train de défaillir. Je note que cet enfoiré n'ébauche pas le moindre geste pour m'aider.

Ensuite, c'est le trou noir.

Chapitre 4

L'isolement

Le lendemain, à mon réveil, je retrouve ma vie d'adolescente insouciante, mais cela ne dure qu'une fraction de seconde. Toute la nuit me revient en mémoire tel un tsunami, et je m'effondre instantanément. Je sens des bras m'entourer : c'est mon père. Je n'ai pas vu qu'il était dans le fauteuil à côté de mon lit. À sa tête, je comprends qu'il n'a pas bien dormi et qu'il a dû veiller là pendant des heures.

— Papa, Papa, j'ai eu tellement peur.

— Je sais, ma chérie.

— Bérénice...

— Chut... Tu auras besoin de temps pour oublier, mais nous serons là. Ne t'inquiète pas.

— Je n'ai rien fait pour l'aider, Papa. Je suis restée là, sans bouger, alors qu'elle...

— Cesse de te torturer. Tu as fait ce qu'il fallait pour survivre. Bérénice aurait certainement agi de la même manière si les rôles avaient été inversés.

Je hoche la tête silencieusement. Pour lui faire plaisir. Parce que je ne partage pas du tout son avis. Mon amie aurait foncé sans réfléchir pour tenter de me sauver. Elle était courageuse et intrépide.

Papa me connaît par cœur et comprend ce qu'il se trame dans ma petite cervelle. Alors, il insiste :

— Bérénice était imprudente et impulsive. Vous seriez mortes toutes les deux à l'heure qu'il est si c'est toi qui avais été attaquée la première.

Je ne m'obstine pas plus : en tant que parent aimant, mon père est égoïstement soulagé que son enfant soit vivant. Peu importe la manière.

Une autre idée douloureuse me traverse l'esprit.

— Et ses parents ? Qu'est-ce que je vais leur dire ?

— Ils ont été prévenus. Ne pense pas à ça pour l'instant. Nous en reparlerons plus tard.

Je renifle bruyamment contre son pull et me dégage de son étreinte, sans oser croiser son regard.

— Tu as faim ? me demande-t-il.

— Pas du tout. La simple idée de manger me donne envie de vomir.

— Dis-moi de quoi tu as besoin.

— Je n'ai besoin de rien. Je crois que je vais essayer de me rendormir... Je me sens si fatiguée.

— Comme tu préfères. Je reste à côté de toi de toute façon.

Je me recouche, lui tournant le dos. Je m'enroule dans ma couette. J'aimerais tellement y disparaître. Je veux chasser les images de cette horrible nuit, ces bruits qui me hantent déjà. Je souhaite que tout ne soit qu'un affreux cauchemar. Je rêve d'oublier.

Quand j'ouvre les yeux un peu plus tard, la lumière du jour a bien baissé. Combien de temps ai-je dormi ? Je suis seule dans la chambre. Mon père doit faire une pause dans sa surveillance. Je jette un coup d'œil circulaire dans la pièce. Les posters de stars de cinéma accrochés aux murs, les peluches éparpillées partout me paraissent

si insignifiants maintenant. Comment ai-je pu leur accorder une quelconque importance ?

Je sens toujours un étau sur ma poitrine, mais je suis plus reposée. Je décide de me lever : je devrai bien affronter le monde extérieur un jour ou l'autre.

Arrivée en haut des escaliers, j'entends le son de la télé mise en sourdine et une conversation étouffée qui vient de la cuisine : mes parents. On pourrait croire que rien n'a changé. Sur un coup de tête, j'opère un demi-tour et je file vers la douche. Quand j'entre dans la salle de bains, je remarque aussitôt ma trousse à maquillage renversée sur le lavabo. Il y a quelques heures, j'étais dans cette pièce avec ma meilleure amie et nous nous préparions pour la nuit, qui devait être celle de nos rêves. Je revois Bérénice excitée comme une puce, décidée à barbouiller de mascara les moustaches de mon chat. Elle lui avait couru après dans ma chambre, réussissant à le coincer sur mon lit. J'avais dû user de subterfuges pour la faire changer d'idée. Mon gros minou avait échappé à un grimace forcé, mais à la place, j'avais dû accepter de mettre du fond de teint alors que je détestais ça. J'avais eu la sensation d'être une héroïne : le sacrifice suprême pour sauver mon animal de compagnie. Aujourd'hui, tout me semblait si ridicule. Mon chat avait ses moustaches intactes, mais je n'avais plus d'amie. J'écrase une larme qui roule sur ma joue et, pour me donner une contenance, je range les rouges à lèvres et autres fards à paupières dans ma pochette. Je m'observe dans le miroir et je crois apercevoir Bérénice dans mon dos, me tirant la langue avant d'éclater de rire. J'ai envie de hurler.

Au lieu de ça, je me déshabille et entre dans la cabine. Le jet d'eau chaude sur mon visage me fait un bien fou. Je

ferme les yeux. Mauvaise idée. Des images macabres envahissent à nouveau mon esprit. C'est donc les yeux grands ouverts que je commence à me savonner. Je sens soudain une douleur aiguë sur le dessus de ma main. Une petite griffure, rien de grave. Le chat a dû grimper sur moi pendant que je dormais et il m'aura égratignée sans faire exprès. Cela ne serait pas la première fois. De toute façon, c'est le cadet de mes soucis. Je suis si courbaturée que je ressens tous les muscles de mon corps, comme si j'avais couru un marathon sans y être préparée.

Une fois lavée, je sors de la douche et je m'enroule dans un énorme peignoir bien moelleux. J'ai toujours aimé cette sensation, comme si je m'enveloppais d'un gros nuage. C'est le moment que choisit ma mère pour frapper à la porte et passer sa tête par l'entrebâillement.

— Bonjour, ma puce. Tu as bien dormi ?

Je ne réponds pas. Je trouve cette question si débile. Elle s'en rend compte, car elle attaque sous un autre angle.

— Tu as faim peut-être ? Tu as dormi plus de quinze heures d'affilée !

— Non, je n'ai pas faim.

— Tu t'habilles et tu descends nous rejoindre ?

— Oui. J'arrive.

Je regarde ma mère refermer la porte derrière elle. Je n'ai aucune envie d'aller retrouver mes parents, mais je sais qu'ils ne me laisseront pas tranquille. J'enfile rapidement un jean et un sweat, puis je gagne le rez-de-chaussée. À peine un pied posé dans la cuisine, je renifle une odeur d'œuf sur le plat et de café. Je me retiens pour ne pas vomir.

— Qu'est-ce que tu veux manger ? me demande gentiment mon père.

— Rien, Papa. Je ne me sens pas dans mon assiette.

— Va t'installer au salon, alors. Je t'apporte juste un chocolat chaud, au cas où. Comme quand tu étais petite, tu te souviens ? Cela avait toujours un effet magique sur tes bobos de petite fille.

Oui, mais, cette fois, c'est un peu plus grave qu'un genou écorché, Papa.

Je refuse de lui faire de la peine, aussi je lui rétorque simplement :

— Oui, je me souviens.

Je lui souris tristement et vais m'installer sur le canapé. Mécaniquement, j'allume la télévision et je commence à zapper. Aucune chaîne ne parle de l'attaque de la nuit dernière. À quoi je m'attendais ? C'était couru d'avance. Il ne faut pas effrayer la population. Comment le gouvernement va-t-il expliquer le meurtre de Bérénice ? Avec un gros bobard très probablement.

Alors que les images d'un dessin animé stupide défilent devant mes yeux, je me mets à réfléchir. Si les autorités camouflent ce qu'il m'est arrivé, combien d'autres attaques ont-ils pu cacher ? Je suis intimement persuadée que cet incident n'est pas isolé. Je suis désormais certaine que beaucoup de personnes ont trouvé la mort, dévorées par des *Partis*. Et si le virus était réapparu ? Et si nous étions de nouveau tous en danger ?

Je secoue la tête. Impossible. Il y aurait des couvre-feux. Le gouvernement ne peut décemment pas laisser sa population dans l'ignorance, au risque de voir se propager encore une fois ce satané fléau. Je réalise à cet instant que ma vie n'était qu'un cocon mensonger. Je n'ai pas connu les premières années chaotiques et terribles du virus. Je n'ai jamais su ce que c'était de vivre avec une

peur au ventre constante. Je ne me suis jamais réellement sentie en danger. Le virus était bien évidemment dans tous les esprits et revenait régulièrement dans les conversations, mais il ne m'a jamais empêchée d'être une adolescente lambda, égoïstement fixée sur ses problèmes ridicules et insignifiants. Et je n'étais pas la seule. Ma bande d'amis était aussi insouciant que moi. Mais qu'en est-il des adultes ? Mes parents ne m'auraient jamais permis de sortir hier soir s'ils avaient été au courant du moindre regain de ce satané germe meurtrier. Cela au moins, j'en suis sûre.

Concernant les autorités, c'est une autre histoire. Pour des attaques rarissimes, je trouve que l'armée est encore très réactive. Combien de temps ont mis les soldats pour débarquer chez moi, après l'appel téléphonique de mon père ? Rapides, les mecs. Très rapides, même. Je repense à la sensation bizarre qu'a provoquée chez moi l'échange de regards entre le gradé et son subalterne. Comme s'ils savaient ce qu'il se trame vraiment dehors, dans nos rues... Comme s'ils savaient que rien n'était terminé.

Je frissonne et je chasse ces idées macabres de mon esprit pour me raccrocher à deux faits inexplicables, mais bien réels : comment une balle a pu se retrouver dans le crâne de Bérénice et pourquoi les zombies n'ont pas dévoré Landry ?

J'ai beau chercher, je ne trouve aucun argument logique à ces situations. Ces questions sans réponse me torturent. Je me sens lasse soudain. Pourtant, j'ai beaucoup dormi, mais cela ne paraît pas encore assez. Je remarque la tasse fumante que mon père a placée sur la table du salon sans que je m'en aperçoive. Je la saisis et la porte à ma bouche. Je la repose violemment, renversant une bonne

partie du chocolat au passage : l'odeur sucrée m'indispose tellement que je suis prise de vomissements. Comme je n'ai rien avalé depuis des heures, je n'arrive à cracher que de la bile et ça me fait un mal de chien.

Mes parents accourent rapidement, inquiétés par les soubresauts sonores de mon corps.

— Laisse-toi aller, ma puce. Ne te retiens pas, cesera pire, sinon.

Les conseils de ma mère qui sonnent toujours à côté de la plaque...

J'aimerais bien l'y voir, elle. Qu'est-ce que tu veux que je retienne ? Je n'ai rien dans le ventre !

Mon père remarque la tasse à moitié renversée.

— C'est le chocolat ? Je n'aurais jamais dû t'en donner.

La crise est passée. Je retrouve mon calme.

— C'est rien, Papa. Tu ne pouvais pas savoir.

— Nous allons suivre ton rythme, OK ? Tu nous diras quand tu auras faim. Inutile de presser les choses. Tu as vécu une situation traumatisante, il va falloir du temps pour que ton corps fonctionne à nouveau normalement, je suppose.

Je hoche la tête, incapable de trouver quelque chose à répondre. Nous nous regardons tour à tour tous les trois, sans échanger un mot. Je décide de briser le silence.

— Bon, je vais aller me changer et peut-être bien reprendre une douche.

— Oui, fais ça. Nous allons tout nettoyer.

Je remonte tranquillement à l'étage et, quand je me retourne pour jeter un coup d'œil à mes parents, je les vois chuchoter, visiblement préoccupés. Je ne m'attarde pas et file vers la salle de bains.

Quand je redescends un peu plus tard, propre comme un sou neuf, c'est pour surprendre mon père, les yeux rivés sur son téléphone.

— Quelque chose ne va pas ?

— Si, si tout roule, ne t'inquiète pas.

— C'était qui à l'appareil ?

— L'armée.

— L'armée ?

— Oui, tu sais, le colonel qui s'occupe de l'enquête.

— Oui, je le remets bien. Qu'est-ce qu'il voulait ? je demande, agacée malgré moi.

— Savoir comment tu te sentais. Si nous remarquions des changements chez toi.

— Des changements ? Comment ça, des changements ?

— Je ne sais pas trop. De toute façon, je lui ai répondu que tout allait bien. Que tu avais juste perdu l'appétit, mais que cela me semblait normal au regard de ce que tu viens de traverser.

Je n'aime pas ce gradé. Il ne m'inspire pas confiance. Mes parents, eux, ont l'air de boire ses paroles.

— Je remonte dans ma chambre. J'ai des devoirs à terminer.

— Tu es sûre ? Je ne sais pas si tu reprendras les cours à la rentrée... lance mon père.

— Pourquoi je ne retournerais pas au lycée ?

— Tu y retourneras, mais tu as peut-être besoin d'un peu de repos. Te retrouver si vite là-bas sans...

— Sans Bérénice ? Tu peux prononcer son prénom, hein. Elle est juste morte hier, dévorée par des zombies !

— Ne t'énerve pas, ma puce. Ce que je veux dire, c'est que tu n'as pas l'air de te rendre compte que ça risque d'être difficile.

— Alors là, rassure-toi Papa. J'ai bien conscience que ma vie ne sera plus jamais la même ! Mais j'ai besoin de me raccrocher à quelque chose, tu comprends ?!

J'ai presque crié pour répondre à mon père. Je m'enfuis vers ma chambre en montant les escaliers deux à deux. Arrivée sur place, je claque furieusement la porte. Je ne supporte déjà plus cette ambiance à la maison. Mes parents aux petits soins...

Je suis vivante, moi, je n'ai pas le droit de m'apitoyer sur mon sort ! Ma meilleure amie a été atrocement assassinée sous mes yeux, c'est elle qui est à plaindre.

Je me jette sur mon lit et j'attrape mon téléphone portable sur ma table de chevet. J'ai besoin de savoir si mes camarades ont vu quelque chose cette fameuse nuit. J'aimerais que quelqu'un en parle. Mais non, rien. Mes amis partagent des photos de la soirée du Nouvel An. Je reconnais la plupart des élèves. Sur l'un des clichés, je distingue Landry en arrière-plan. Il fixe intensément un truc... Ou une personne. Je comprends que cette photo a été prise peu de temps avant qu'il ne s'approche de notre table. Il est tellement beau. Où est-il en ce moment ? Puis, je tombe sur des images du fameux dortoir : les matelas alignés les uns contre les autres. Les visages hilares des lycéens entamant une bataille d'oreillers. Si nous étions restées... Bérénice serait toujours vivante. Une vague intense de chagrin m'envahit et je me mets à sangloter bruyamment. Pourquoi ? Pourquoi sommes-nous sorties en douce ?

Je lance l'appareil un peu plus loin sur le lit et je m'allonge, les bras croisés sous ma tête. Je fais défiler le déroulé de la soirée, m'interdisant tacitement de revoir la fin de la réception. Je ne veux me rappeler que les bons

moments. Bérénice riant, Bérénice dansant, Bérénice embrassant le grand blond...

Sans m'en rendre compte, je sombre de nouveau dans un profond sommeil.

[Commandez en cliquant sur ce lien](#)

